

LE PROPAGATEUR

Vol. IV

OCTOBRE 1907

No 10

Chronique mensuelle. — L'au delà de la vie future. (Suite.) —
Cartier et son temps.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : L'encyclique "Pascendi dominici gregis"; le *modernisme* selon le *Vieux moraliste*; appréciation de M. François Veilliot; *Custos quid de nocte?* — La nécessité de la religion d'après un empereur et un soldat. — La vie de l'Eglise de France; opinion de Mgr Gibier. — Un article sur le patriotisme des religieux en France. — Une anecdote instructive. — Encore le *Lusitania*. — La rançon du progrès. — Au mont des martyrs à Waubanshene. — Lord Grey au monument de Wolfe et Montcalm. — Les livres de M. De Celles. — L'importance du Canada s'affirme. — Le jubilé épiscopal de Mgr Lorrain. — Le 50e de l'Ecote Normale Laval. — Deux notes d'or à la Providence. — Le centenaire des Frères de la Charité. — A l'orphelinat Saint-Arsène. — Nouvelle église au Boulevard Saint-Paul. — Chez les Petites Sœurs des Pauvres. — Un "Premier-Paris" de l'Université. — L'oratorio de M. Couture. — A l'Université Laval. — Un journal Allemand. — La quête pour Canguinawaga. — La fête des morts au Cimetière. — Nos défunts.

L'encyclique "Pascendi dominici gregis," du 8 septembre 1907, est, sans aucun doute, l'un des actes les plus importants de la papauté, depuis le concile du Vatican. A la mission "de paître le troupeau du Seigneur" qui lui a été confiée, le pape, qu'il s'appelle Pierre, Léon ou Pie, a toujours su répondre. L'Esprit-Saint l'assiste justement pour cela. Quand le monde chrétien, ballotté en tous sens par la poussée des orgueils ou des sensualités, jette vers lui, son pilote, le *custos, quid de nocte?* des jours d'angoisse, la réponse ne tarde pas.

Or, de nos jours, dans le monde des penseurs chrétiens, un certain malaise s'affirmait. La science en progrès grisait plus d'un esprit. La soif des aventures s'emparait de quelques critiques. Le désir de jouir davantage donnait des ailes à l'audace. Il fallait, disait-on, être de son temps. On se déclarait *moderniste*. C'était le grand moyen, assurait-on, d'accorder la foi avec la raison.

"Le *modernisme*, explique le "Vieux moraliste" de l'*Ami du Clergé*, "c'est la subordination théorique et pratique du catholicisme à l'*esprit moderne*, et l'*esprit moderne* c'est une mentalité (1) sympathique à tous les

(1) Mentalité, c.-à-d. : disposition générale d'esprit et de cœur.

“épanouissements présents et futurs du progrès scientifique naturel considéré, non pas seulement comme un fait acquis partiellement déjà, et intangible, mais comme un bien idéal auquel l'humanité a le devoir de tendre sans cesse, indéfiniment, avec le droit d'écartier tout obstacle susceptible de contrarier ses évolutions.”

C'est cette mentalité-là qui allait s'emparant du monde chrétien. Les regards se sont tournés vers Rome. Le Souverain Pontife a parlé, et il a condamné le modernisme. La garde du Vatican a répondu au *Custos, quid de nocte* ?

“Pour caractériser la parole pontificale, écrivait M. François Veuillot, il faut unir les deux expressions symboliques dont la prophétie légendaire avait qualifié d'avance Léon XIII et Pie X : *Lumen in caelo*, car elle jette une lumière dont l'intelligence est tout inondée ; *Ignis ardens*, car elle dégage une chaleur, qui féconde et fortifie les âmes. Cette lumière dissipe les ombres de l'erreur ; cette chaleur ranime les courages allanguis, pour la lutte contre le mensonge.

“La destruction du modernisme exigeait ces deux armes. On peut comparer, en effet, cette hérésie nouvelle à un brouillard pénétrant et malsain. Comme le brouillard, il obscurcit le jour, mais s'évanouit sous la main qui le voudrait saisir. Comme le brouillard, il s'insinue dans l'organisme et le détrempe, mais sans qu'on en ait pu surprendre l'invasion. Or, l'Encyclique a balayé ce brouillard, ainsi qu'un rayon de soleil : elle a remis en vue les principes obnubilés, elle a rendu vigueur aux âmes refroidies.

“Une des forces ou l'un des refuges des modernistes était la déconcertante fluidité de leur système et de leur attitude. On ne pouvait ni saisir à plein leur doctrine, ni atteindre à fond leurs personnes. Celles-ci fuyaient sous les avertissements, comme celles-là sous les définitions. La grande victoire du pape a été de mettre la main sur leurs théories, de les condenser en quelques formules et de ramener ces formules à leur commune origine. Certains peuples infligent à de grands criminels le supplice de l'obscurité ; le Souverain Pontife a soumis le modernisme à un châtement plus terrible : il l'a condamné à la lumière.”

Custos, quid de nocte? Que faut-il voir dans la nuit, ô sentinelle du Vatican, demandait le monde qu'envahissait le modernisme ? “Me voici, répond Pie X, je garde le dépôt de la foi, je vous apporte lumière et chaleur,” et il donne au peuple chrétien l'encyclique “*Pascendi dominici gregis*.”

Il nous est impossible, dans ces pages, d'entreprendre même une simple analyse du document pontifical ; disons seulement qu'il expose le modernisme, en donne les causes : l'orgueil et l'ignorance, et indique les remèdes à employer contre cette subtile et dangereuse erreur, dont on pourrait affirmer, semble-t-il, que si tous n'en meurent pas, tous en sont plus ou moins frappés.

Il appartient du reste aux autorités compétentes, dans l'espèce aux évêques, de communiquer, dans la mesure et au moment jugés opportuns, les enseignements venus de Rome.

* * *

D'autres paroles font souvent écho dans le monde, au moins indirectement, à celles qui partent des hauteurs du Vatican. D'autres voix puissantes affirment, de temps en temps, leur croyance au Dieu personnel qu'est Jésus-Christ Notre-Seigneur.

"L'unité complète entre les hommes ne peut être atteinte, disait récemment à Munster, en Westphalie, l'empereur Guillaume II, que dans un point central, dans la personne de notre Rédempteur, qui nous a appelés frères, qui a vécu, pour être notre prototype à tous, la plus personnelle des personnalités..."

"Tous les hommes sont égaux, avait-il dit précédemment, tous ont en eux une âme qui a son origine dans les hauteurs pleines de clarté auxquelles tous nous retournerons un jour..."

De cet acte de foi impérial on aimera à rapprocher cet autre d'un sergent de l'armée suisse, que nous rapporte aussi le chroniqueur du *Correspondant*, M. Edouard Trogan, dans la livraison du 25 septembre :

"Toute notre histoire suisse, s'est écrié le sergent, est imprégnée d'esprit religieux. Nos ancêtres se jetaient à genoux, avant les batailles, pour implorer l'aide du Tout-Puissant. On invoque la bénédiction divine au début des sessions de nos Chambres et de nos Grands Conseils... Or, il est des gens qui nous disent, aujourd'hui, que tout cela a vieilli, que tout cela n'a pas de sens, que le ciel est vide, que l'homme n'a point d'autre but que celui de bâtir un cadavre, que la doctrine finale de l'humanité est de sombrer dans la nuit du néant? Ces idées, trop abondamment répandues et adoptées parce qu'elles sont commodes et lâchent libre cours à nos instincts les plus vils, sont simplement des idées de mort et de décomposition sociale. Si l'homme doit pourrir en entier à six pieds sous terre, si le cimetière est le couronnement de la vie, si le néant répond seul à nos prières... alors, que reste-t-il? Rien! Il n'y a plus ni dévouement, ni devoir, ni responsabilité vrais, parce qu'il serait vraiment stupide de se tourmenter dans cette vie, de travailler à poser un des chiffres de l'addition humaine, si l'on avait aussi la certitude que le total de cette addition est égal à zéro. Non, ce n'est pas avec ces théories-là que l'on construit les peuples vigoureux."

La citation est un peu longue, mais elle est si pleine de bon sens qu'elle mérite d'être apprise par cœur et récitée partout, à l'église, au prétoire, à l'école, dans les Chambres. Au fond tout est là, s'il n'y a plus de Dieu, ni de justice éternelle, ni de sanction dans

l'autre vie... "Chouette, alors, comme ils disent dans les faubourgs, il faut se la couler douce, la vie présente, et gare à qui se trouve dans mon chemin!" Au contraire, si la sanction éternelle nous attend, si vraiment la justice de Dieu doit rendre un jour à chacun selon son dû, oh! alors, il importe de bien vivre.

* * *

Bien vivre! cela s'entend au point de vue social comme au point de vue individuel, et c'est ce dont on se préoccupe ardemment chez les catholiques de France. Pour bien vivre, il faut vivre d'abord. Quelle sera demain la vie de l'Eglise au pays de nos aïeux? Certes les courageux militants de la foi, plus nombreux qu'on ne le pense, ne perdent pas courage. Mais, il y a lieu de reconnaître que le gouvernement maçonnique, qui dirige ou paralyse tout, est loin de leur laisser le champ libre.

La *Croix* de Paris a publié ces semaines dernières une série de lettres et d'interviews de quelques-uns des plus distingués évêques de France sur la réorganisation du culte, toutes très intéressantes.

L'évêque de Versailles, Mgr Gibier, très connu comme un homme d'œuvres, après avoir exprimé son désir que l'Eglise de France garde son indépendance, qu'elle reste pauvre, qu'elle soit apostolique "pour conquérir le peuple" et une dans l'action plutôt que dans les discours, demande — ce que nous connaissons bien au Canada et ce qui fait notre force, — la *vie commune* entre les curés et les vicaires, un contact permanent et des rapports fréquents entre l'Eglise et son clergé, par la visite des archidiacons et des doyens (nos vicaires-forains), par les tournées de confirmation alternatives... ce dont en effet on manquait un peu là-bas.

Mgr Gibier conclut ainsi :

"En général, il y a beaucoup trop de distance entre le clergé et son évêque. C'est un des inconvénients de nos trop grands diocèses en France. Un évêque est un père, conçoit-on un père qui ne voit jamais ou presque jamais ses enfants? La paternité ne s'exerce que difficilement à distance. Connus, visités, encouragés, soutenus par ses chefs, le prêtre aura une action décuplée. Le "rapprochement" entre l'évêque et le prêtre, entre le prêtre et le peuple, sera une des grandes nécessités, une des grandes nouveautés de l'Eglise de France de demain."

* * *

Non pas certes que le vaillant évêque veuille faire entendre que le clergé de France ait jamais manqué de dévouement patriotique;

mais les circonstances, en plus d'un diocèse, avaient rendu moins facile à beaucoup de prêtres l'accès au peuple, ce qui est toujours un malheur.

Patriotes, assurément, les prêtres et les "frères" et les "sœurs" le furent en France autant sinon plus que personne! J'ai sous les yeux un bel article de la *Semaine religieuse* de Viviers qu'on m'a passé, que ne puis-je le citer en entier? Voici toujours la fin. Après avoir parlé de l'héroïsme des prêtres, on raconte celui des "frères" et des "sœurs," en 1870:

Et les "frères!"... Dès le 15 août 1870, le Frère Philippe, supérieur général, met à la disposition du ministre de la Guerre tous ses établissements et tous ses "frères."

"Mes Frères, criait le général Ducrot aux Frères brancardiers, l'humanité et la charité n'exigent pas qu'on aille si loin!" (Rapport du duc de Noailles à l'Académie française.)

"Ces hommes noirs, écrit le *Soir*, de Paris, ces hommes noirs qui, calmes, stoïques, marchent au milieu des balles, portant les blessés, remplissent nos soldats d'admiration. Plus de vingt fois nos généraux ont dû les forcer à attendre que la fusillade fût finie pour aller relever les blessés."

"Leur exemple, écrit le protestant Längenbogen, convertirait à la religion et à la vérité tous ceux qui doutent, ou que le scepticisme égare."

Plus de 50 Frères sont blessés ou atteints de maladies contagieuses, 20 sont tués. En 1873, l'Académie française, chargée de récompenser le plus grand acte de courage devant l'ennemi, couronne les Frères brancardiers de Buzenval et du Bourget.

Après les Frères, les Sœurs. Le 2 octobre 1870, 22 Sœurs sont déjà mortes devant Metz. A Bicêtre, de 47 qui soignaient les varioleux, 11 succombent; 32 s'offrent pour remplacer celles qui ont péri. A Sultz, 4 Sœurs sont fusillées, sous prétexte qu'elles ont encouragé la résistance.

Les élèves des écoles ecclésiastiques suivent l'exemple de leurs maîtres. Arcueil et Oullins ont 15 enfants tués à l'ennemi; Juilly, 9; Sainte-Marie de Tinchebray, 50; les Maristes, 15; les Eudistes, 43; 86 élèves des Jésuites de la rue des Postes sont tués et 185 décorés...

Qu'ajouter à cette simple nomenclature, si admirablement éloquente dans sa sécheresse même et son laconisme? Quelle péremptoire et vengeresse réponse aux calomnies, aux outrages et aux injustices dont est l'objet, en ce moment, ce clergé de France, dont M. Thiers a pu dire, un jour, à la tribune: "Messieurs, ne parlons qu'avec respect du clergé français, c'est le premier clergé du monde!"

* * *

Et croit-on que ces fortes âmes ont dégénéré? On n'en a pas le droit quand on sait l'attitude admirable, à l'occasion de la loi de séparation de l'Église et de l'État, de l'épiscopat se groupant auprès du pape, et des prêtres se serrant auprès de leurs évêques. Quant aux Frères et aux Sœurs, les anecdotes ne se comptent plus qui racontent leur persévérance à être dévoués, en dépit de la persécution. En voici une nouvelle, que je cueille dans une Revue.

Nos admirables petites Sœurs des hôpitaux, chassées, traquées, brutalisées, comme on sait, avec tant d'acharnement depuis quelques années, viennent d'avoir sur le gouvernement la plus jolie revanche qui se puisse imaginer. Voici comment.

Notre colonie d'Extrême-Orient, l'Indo-Chine, ne compte plus ses lépreux ; ils pullulent, et rien n'est plus triste ni plus horrible que cette maladie qui, chez les indigènes, exerce ses ravages par familles entières. La situation sanitaire est même si grave que le gouverneur-général a dû aviser aux moyens d'en enrayer les progrès et de faire soigner les malheureuse victimes. Il ne manque point d'infirmiers et d'infirmières laïques là-bas. La solution paraissait donc toute simple, et comme il est logique qu'un gouvernement anticlérical ne se serve que d'un personnel laïque, M. Beau, tout naïvement, essaya d'organiser le service sanitaire impérieusement commandé par les circonstances, en s'adressant aux laïques.

Mais, à sa grande surprise, aucun d'eux ne voulut entendre parler de soigner les lépreux. Il insista, il tempêta, il parla du devoir civique ? Rien n'y fit, le refus fut formel.

Perplexe, M. Beau informa son ministre et, après mille hésitations, M. Millies-Lacroix autorisa le gouverneur-général à faire une démarche auprès des Sœurs et à leur demander d'assister les lépreux à domicile et dans les hôpitaux. — Et celles-ci, qui ignorent la morale laïque, mais qui connaissent leur devoir de chrétiennes, ont accepté avec empressement.

Tout commentaire affaiblirait la simple beauté de cet acte.

* * *

Nous parlions, dans notre dernière chronique, de la traversée rapide de ce géant des mers qui s'appelle le " Lusitania." En cinq jours et un peu moins d'une heure, il avait franchi la distance de Queenstown à New-York. Voici qu'il vient de battre son propre record d'environ cinq heures. Cette fois, c'est en quatre jours, dix-neuf heures et cinquante-trois secondes qu'il a passé l'océan. La vitesse moyenne de ce coursier sur l'onde est de 27.60 milles à l'heure.

Autre détail intéressant : le " Lusitania " dépasse en longueur et en hauteur le Capitole de Washington !

* * *

Mais le progrès, s'il nous réjouit, nous joue bien aussi de vilains tours. Tous les jours, et sur mer et sur terre, il faut compter avec quelque malheur. Rien qu'aux Etats-Unis, pour l'année 1906, il y a eu 4,000 tués et 12,000 blessés, dans les seuls accidents des chemins de fer.

C'est le revers de la médaille, ou mieux peut-être, la rançon du progrès.

* * *

Le 15 août dernier, à quatre milles de Waubaushene, sur la baie Georgienne, et en pleine campagne, avait lieu une cérémonie qu'il convient de signaler à l'attention. On se trouve là dans l'antique péninsule huronne. C'est à cet endroit, sur une hauteur, que, jadis, les Pères Brébeuf et Lalemant furent martyrisés par les sauvages. Le bon Père Nolin, le Jésuite bien connu des fervents de *l'Apostolat*, y érigeait le printemps dernier une chapelle sans le vocable de Saint-Ignace-aux-Martyrs. Et, le 15 août, Mgr O'Connor, archevêque de Toronto, bon nombre de prêtres et deux mille fidèles y allaient en pèlerinage. Une communication, adressée à la *Vérité* de Québec, nous raconte les ferveurs et les consolations de ce beau jour. Le discours sacré, prononcé en français, dans l'après-midi par M. l'abbé L., A. Barcelo, curé de Midland, a été particulièrement goûté. Nul doute, en effet, que ce confrère, dont on se rappelle ici l'âme sympathique et la voix éloquent, a su chanter dignement les gloires des célèbres martyrs Jésuites.

Il n'y a pas un enfant, dans nos écoles de la Province de Québec, qui ne sache les noms des Pères Brébeuf et Lalemant. Combien savent ce qui s'est fait à leur honneur, le 15 août dernier, au Mont des Martyrs, non loin de Waubaushene, sur la baie Georgienne. ? C'était, a-t-on écrit, le premier pèlerinage au Mont des Martyrs. Ce ne sera pas le dernier, oh ! non, nous attendons mieux de la foi éclairée de nos compatriotes.

* * *

Au point de vue patriotique également, ce fut un beau geste que celui qu'esquissa, lors de son passage à Québec, récemment, notre gouverneur-général, Lord Grey. Le jour anniversaire de la bataille des plaines d'Abraham, M. le Gouverneur, accompagné du maire de Québec, M. Garneau, est allé déposer deux superbes couronnes au pied du monument de Wolfe et Montcalm. Son Excellence aurait en plus manifesté l'intention de renouveler chaque année cette démarche qui l'honore.

Les deux adversaires tombés le même jour et dans la même bataille, dit excellemment la "Libre Parole" de Québec, sont des figures sympathiques. Tous deux possédaient, à un haut degré, la vaillance, la ténacité et l'énergie qui font les héros populaires; tous deux ont à leur crédit des victoires brillantes : Montcalm à Carillon, Wolfe à Québec ; tous deux ont été jusqu'à la mort fidèles au devoir qu'ils avaient accepté.

Ils ont bien mérité de leur patrie respective; et maintenant que les deux races à laquelle ils appartiennent vivent en paix sur la terre du Canada, elles ne peuvent donner de meilleures preuves de leur estime mutuelle qu'en honorant de pareils grands hommes.

En nos âges utilitaires, on ne saurait trop, en effet, cultiver le respect du passé et l'amour de l'histoire nationale. C'est l'un des meilleurs moyens d'inculquer aux générations qui poussent un idéal moins terre que la recherche du tout puissant *Dollar!*

A ce titre, les livres de M. Decelles, son *Lafontaine* et son *Cartier* notamment, sont vraiment de bonnes actions. Que savons-nous, pour la plupart, de l'histoire de notre pays, depuis 1837 et 1840? Beaucoup de choses sans doute, que nous avons un peu vécues, ou qui nous ont été racontées par les hommes de la génération qui précède; mais il nous manquait, ce semble, le coup d'œil d'ensemble, la synthèse des faits et des œuvres. et, par conséquent, la leçon de philosophie d'histoire que nous donne avec talent le consciencieux écrivain d'Ottawa.

Papineau, Lafontaine, Cartier: c'est tout notre histoire, pendant soixante ou quatre-vingts ans! Et cette histoire, sous la plume de M. Decelles, se déroule claire, nette et limpide, comme de l'eau qui coule de source.

Quel chemin nous avons parcouru depuis la cession! Beaucoup de gens, qui ont la critique facile — parce qu'ils en vivent peut-être, a-t-on dit? — l'oublie trop aisément. C'est hier que l'honorable M. Brodeur signait à Paris, comme ministre canadien et plénipotentiaire anglais... le nouveau traité de commerce, et, demain, l'honorable M. Lemieux en fera autant à Tokio?

Dans un autre ordre d'idées, nous recevions ce mois dernier, au Canada et à Montréal, le général des Franciscains, le Révérendissime Père Denis Schuller, et le ministre-général des Dominicains, le Révérendissime Père Desqueyrous. Ces visites nous honorent et disent assez haut l'importance des œuvres catholiques chez nous.

Au point de vue civil et politique, et au point de vue catholique et religieux, le Canada français s'affirme!

Mgr Lorrain, évêque de Pembroke, a célébré, dans sa ville épiscopale, les 24 et 25 septembre, le vingt-cinquième anniversaire de

son épiscopat. C'est le 21 septembre 1882 en effet — et non pas le 27, ainsi qu'une erreur typographique l'a fait dire à la *Semaine* de Montréal — que le jeune vicaire-général d'alors recevait à Notre-Dame, des mains du regretté Mgr Fabre, l'onction épiscopale. A l'issue de la messe du jubilé d'argent, dans la cathédrale de Pembroke, Mgr Lorrain a reçu trois adresses, l'une en latin, au nom du clergé, une en anglais et une autre en français, au nom des diocésains des différentes nationalités.

Comme on l'a justement noté, c'est une carrière déjà bien remplie que celle qu'a fournie l'évêque de Pembroke. Son vaste diocèse s'est transformé sous sa sage et laborieuse direction. Dans sa ville épiscopale en particulier, ville en grande partie anglaise et protestante, les œuvres catholiques ont merveilleusement progressé.

Mgr Racicot, auxiliaire de Montréal, et Mgr Scollard, évêque du Sault-Sainte-Marie, ont tour à tour magnifié, au jour du jubilé, ce déjà long et si fécond épiscopat.

On a présenté au vénéré jubilaire — en souvenir de ces belles fêtes, un chèque de 16,000 dollars. Ce sont les pauvres malades de l'hôpital de Pembroke qui en bénéficieront.

Après tant d'autres, et avec non moins de sincérité, nous demandons la permission d'offrir à Sa Grandeur nos hommages et nos vœux. *Ad multos annos!*

* * *

L'École Normale Laval, de Québec, a célébré son premier cinquantenaire, les 26 et 27 du mois dernier. Les fêtes coïncidaient avec la réunion à Québec des archevêques et évêques du Canada français, venus pour le Conseil de l'Instruction Publique. En plus, un clergé très nombreux et la foule sympathique des anciens élèves s'ajoutaient à la population de la ville-mère pour faire à l'École Normale Laval une célébration digne de son mérite. Mgr Bégin, archevêque de Québec, ancien directeur de l'École, a présidé et officié pontificalement. M. le lieutenant-gouverneur Jetté a reçu les normaliens en sa qualité de chef des pouvoirs publics. Bref, rien n'a manqué à l'éclat du jubilé d'or de la méritante institution.

M. l'abbé Gignac, du Séminaire de Québec, ancien élève, avait été chargé de donner le sermon de circonstance. Il l'a fait avec éloquence, et aussi avec un grand sens de la mesure.

“ C'est, a-t-il dit, pour l'Eglise canadienne, une joie légitime de voir fonctionner ici un système d'éducation qui, sans être absolument parfait et sans réunir peut-être toutes les conditions désirables, repose cependant sur une entente cordiale entre l'autorité civile et l'autorité ecclésiastique et ménage à cette dernière dans l'approbation des maîtres et des méthodes une part d'influence propre à sauvegarder les intérêts sacrés de la famille, de la conscience et de la foi.”

“ Grâce à cette entente cordiale, l'enfant grandit dans une atmosphère de piété et de religion, et, sous l'influence de ses premiers maîtres religieux ou séculiers, il fait germer dans son âme ces nobles semences de foi et de probité, de justice et d'honneur chrétiens, dont l'Eglise et la société recueilleront un jour les fruits.”

A cette occasion, le savant et dévoué Principal de l'Ecole, M. l'abbé Rouleau a reçu le titre de Prélat Domestique du Saint-Père, et celui de Docteur en Théologie de l'Université Laval.

Dans la personne de Mgr Rouleau, c'est toute l'Ecole qui a été honorée.

* * * *

Chez les Sœurs de la Providence, à leur maison dite de l'Asile, rue Sainte-Catherine, un double cinquantenaire de vie religieuse se célébrait, l'autre jour, sous la présidence de Mgr l'archevêque de Montréal: Sœur Pierre d'Alcantara et Sœur Marie-Julie faisaient leurs noces d'or.

Les *jubilaires* ne sont pas rares dans nos florissantes communautés. C'est une preuve qu'une vie de dévouement n'épuise pas plus qu'une autre. Au contraire, la régularité et la sobriété sont encore les meilleurs élixirs de longue vie. Et puis, il est bien permis de croire que, même ici-bas, Dieu bénit ceux et celles qui se donnent à lui.

Un détail édifiant à noter: Sœur Pierre d'Alcantara (née Hamelin) a trois frères qui sont prêtres, onze neveux qui le sont également, et vingt-sept nièces qui sont religieuses!

* * *

Les Frères de la Charité ont célébré, eux, un centenaire, celui de leur fondation, à Gand, en Belgique, en 1807, par le chanoine Triest. Des fêtes magnifiques ont eu lieu à l'école de Réforme à Montréal, à la Longue-Pointe et à Sorel.

Ce glorieux Institut qui se voue, dans le silence et l'humilité, aux œuvres de la plus délicate et de la plus féconde charité, comprend aujourd'hui dans le monde quarante-quatre établissements, où des milliers de malheureux sont assistés et des milliers d'enfants élevés et instruits.

Comme le disait à Sorel Mgr Bernard, évêque de Saint-Hyacinthe, c'est une grâce pour le Canada de posséder ces modestes et si méritants ouvriers de la charité.

Le trop modeste cadre de notre chronique ne nous permet guère autre chose que d'offrir aux Frères de la Charité nos hommages et nos vœux. Nous le faisons de grand cœur. Que Dieu les bénisse et nous les conserve longtemps.

* * *

Le dimanche, 15 septembre, Mgr l'archevêque bénissait une cloche à l'orphelinat Saint-Arsène, sis entre la paroisse du même nom et celle de Villeray, au nord de la ville. Outre sa mission — celle de toutes les cloches — d'appeler les hommes à la prière et de chanter leur hommage au ciel, la petite cloche de l'orphelinat sonnera aussi la note de la charité à ceux qui sauront la comprendre.

* * *

Quinze jours plus tard, le dimanche, 29 septembre, c'était une nouvelle église paroissiale, avec sa cloche aussi, que Mgr l'archevêque bénissait au Boulevard Saint-Paul. Née il y a à peine deux ans, cette paroisse a déjà son église, une vaste école, elle aura bientôt son presbytère. Il y a dix-huit mois il n'y avait là que deux cents familles; il y en a quatre cents aujourd'hui, il y en aura mille dans deux ans. C'est le progrès!

* * *

Et il n'y a pas que les paroisses qui se multiplient et les écoles qui se remplissent. Nos institutions de charité s'agrandissent toujours. Le dimanche, 6 octobre, Mgr l'archevêque bénissait une "aile" nouvelle à l'hospice des Petites Sœurs des Pauvres, rue des Seigneurs. Et c'est une "aile" qui n'est pas petite, aussi grande plutôt, à elle toute seule, que le reste du corps de logis. Les vieux et vieilles seront moins à l'étroit. Un plus grand nombre pourront être admis. Mais déjà les places sont retenues. Il faut le dire, car il est des gens pour ne douter de rien, qui croient que les Petites Sœurs sont obligées de recevoir tout le monde. Une autre légende, qui s'accrédite chez quelques-uns, consiste à croire que les Petites Sœurs font des quêtes fabuleuses. Il n'en est rien.

Elles recueillent au jour le jour — avec la grande voiture noire, vous savez ? — ce dont elles ont besoin pour nourrir et vêtir, loger et chauffer leurs vieux et vieilles... et pour se sustenter elles-mêmes, pas plus. Montréal ne se montre pas généreuse à leur endroit. Il faudrait qu'elles paieraient à la maison-mère ce qu'elles doivent encore pour le prix de construction. Donc, on peut leur adresser des dons. Mais pas de rentes, elles n'en prennent pas, la règle le défend.

Et quand on pense que la ville va collecter là la taxe de l'eau et celle dite des améliorations! Que si, un beau matin, les 150 pauvres vieux que les Petites Sœurs hébergent se trouvaient dans la rue, qu'en ferait la ville?

Il y a cent à parier contre un qu'elle les mettrait en prison? En fait de charité, c'est, à peu de chose près, tout ce qu'elle sait faire!

* * *

L'Univers du 4 septembre, dans son *Premier-Paris*, et sous la signature de M. François Veillot, a apprécié de façon fort laudative le rôle joué par Mgr Bruchési dans l'application de la loi Lemieux au conflit qui s'est élevé, l'été dernier, entre les armateurs et les débardeurs du port de Montréal.

La bonne entente qui règne au Canada entre les représentants des divers pouvoirs civils et religieux, en effet si heureuse et si féconde, fournit au distingué publiciste du grand journal catholique matière à des considérations de haute portée sociale. Il termine ainsi:

En tout cas, la leçon de cet événement demeure, éclatante et salutaire. Au Canada, nous voyons fonctionner l'union de l'Eglise, du peuple et du pouvoir; et, sur cette union, s'édifie peu à peu la pacification des classes et la prospérité du pays. Chez nous, sur ces deux points, le contraste est flagrant. Le désaccord entre les représentants de l'Eglise et les mandataires de la nation détermine en effet un malaise général, qui se traduit par des conflits perpétuels entre les citoyens et par une diminution des richesses publiques.

Il serait peut-être temps de changer de méthode. Que le gouvernement essaie! Il trouvera l'Eglise toujours disposée à l'entente et à la collaboration. Mgr Bruchési, en répondant à l'appel des ouvriers et des Compagnies en lutte, a rempli son devoir pastoral et maintenu les vieilles traditions du catholicisme. Il n'est pas un seul de nos évêques qui refusât d'imiter son exemple. Car aucun d'eux n'ignore que tout évêque est le père de son peuple.

Qu'attend le gouvernement pour tenter l'épreuve?

FRANCOIS VEILLOT.

* * *

Le maître de chapelle de la cathédrale de Montréal, M. G. Couture, l'artiste bien connu, est à écrire la musique d'un oratorio, dont il est permis d'espérer beaucoup de bien. Ce poème lyrique, tiré de l'Écriture Sainte a été élaboré en première ligne par M. l'abbé Antonio LeBel, curé de North Stuckley, puis il a été mis en vers, avec un réel bonheur d'expression, par le poète Albert Lozeau. Il est intitulé *Jean le Précurseur* et se divise en trois parties, à savoir la *naissance*, la *mission* et le *martyre* de saint Jean-Baptiste.

Un pareil thème, pour le musicien comme pour le poète, est assurément un sujet riche et fécond. Aux grandes œuvres il faut du merveilleux et de l'envolée; or, où y en eut-il jamais plus que dans la vie et la mort du Précurseur de Jésus?

L'autre soir, chez lui, M. Couture donnait, avec le concours de quelques-uns de ses excellents lecteurs, une audition de la première partie de son oratorio. Mgr l'archevêque et quelques rares privilégiés assistaient. "Ce sera — a-t-on écrit — une œuvre sérieuse, forte et sincère." Nous en acceptons l'augure et en souhaitons vivement la bonne fortune.

* * *

La vie intellectuelle semble vouloir s'affirmer, cet automne, à Montréal, avec un regain d'activité qu'on constate joyeusement. A l'Université Laval, au Cercle Ville-Marie, à l'Union catholique, dans les cercles de l'A. C. J. C., partout, l'on annonce des conférences, des études, des discussions.

À Laval, le 9 octobre, l'ouverture de l'année académique a été enlevée avec un extraordinaire brio. Le rapport de M. le vice-recteur, le chanoine Dauth, le discours de M. le Dr Hervieux, ceux de M. le Dr Dubeau et de M. l'avocat Guimont ont été favorablement écoutés. Mais l'allocution de M. le supérieur de Saint Sulpice, M. Lecoq, a été surtout une emporte-pièce. Le vénéré sulpicien parlait des *modernistes*, de leurs théories et des dangers qu'elles présentent. Rarement une plus belle page d'apologétique, éclairée autant qu'émouvante, a été donnée avec une telle force et une telle sincérité. Quand, après une série d'affirmations, admirablement établies du reste, M. le supérieur résumait toute sa foi et tout son enseignement dans cette exclamation, venue du cœur: "C'est cela, ma religion!" on eut cru que la salle allait crouler sous les applaudissements. C'était enlevé, parce que c'était sincère et vrai.

A cette même séance, Mgr l'archevêque a annoncé que la *Revue Canadienne*, notre plus ancien périodique, passerait, dès janvier prochain, sous la direction de l'Université Laval.

On annonce de l'Ouest, la publication d'un nouveau journal catholique, en langue allemande, hebdomadaire. Pour tout renseignement on peut s'adresser à M. l'abbé Woodcutter, archevêché de Saint-Boniface, Man.

La quête, ordonnée par Mgr l'archevêque, dans toutes les églises du diocèse, pour les familles des pauvres victimes de l'accident du Pont de Québec, à Caughnawaga, a donné \$7,000.00.

Nous avons eu, au cimetière de la Montagne, notre fête des morts, le 3e dimanche de septembre, jour de Notre-Dame des Sept-Douleurs. C'est toujours un spectacle incomparable. Cette année surtout, la température s'y prêtant on ne peut mieux, la démonstration a été très belle. Mgr l'archevêque présidait. Une foule, dont il est difficile de préciser le nombre, mais qui était certainement considérable, a écouté, avec attention, l'allocution en français, par le Père Rondot, dominicain, et celle en anglais, par le Père Ethelbert, franciscain. Bien des cœurs se sont émus, bien des yeux se sont mouillés de larmes. Ah! le souvenir de la mort, il est, à lui tout seul, le plus puissant des prédicateurs.

Nos défunts, ce mois-ci, sont au nombre de quatre :

M. le Chanoine J.-B. Blanchet, curé de Sainte-Luce et doyen des prêtres de Rimouski, décédé le 23 septembre, à 80 ans ;

M. l'abbé J. Charland, ancien curé de Millbury, Mass., décédé à L'Assomption, le 17 septembre, à 53 ans ;

M. l'abbé L. Guilbeault, ancien professeur de Joliette, décédé à Joliette, le 27 septembre, à 31 ans ;

Le Rév. Père Cullen, des Rédemptoristes, qui avait souvent prêché à Montréal, décédé à Boston, le 29 septembre, à 45 ans.

Pour eux et pour tous les confrères et amis défunts donnons au ciel une prière. *Hodie mihi, cras tibi!*

L'abbé Elié J. Auclair

L'au delà ou la vie future d'après la science et la foi

L'AU DELA ET LA RECOMPENSE

Il peut arriver qu'au terme de l'épreuve, l'âme, sans avoir complètement apostasié la vertu, ne soit pas assez pure pour entrer en jouissance du souverain bien.

De là la nécessité du purgatoire, dogme si rationnel et si consolant que la foi catholique propose à notre croyance, mais dont on trouve une ébauche chez les Egyptiens et les Perses et une idée assez juste dans les ouvrages de Platon et de Virgile (1)..

Mais le purgatoire n'est qu'un lieu de passage ; l'âme doit, après le travail purificateur de l'épreuve, aboutir à un état stable où elle se repose dans l'harmonie plénière de ses perfections et que dans le langage philosophique on appelle la *fin de l'être*.

Quelle est cette fin et quel est le sens de la vie humaine ?

Saint Thomas répond en un mot sublime : " La créature raisonnable ne peut trouver sa dernière perfection que là d'où elle tient le principe de son être ; car il n'y a de perfection pour l'être quel qu'il soit qu'en tant qu'il est uni à son principe (2). "

Mais l'homme peut aller à Dieu par différentes voies et s'unir à lui de différentes manières.

La seule béatitude que la raison puisse lui promettre est une béatitude proportionnée à ses facultés naturelles, c'est-à-dire une vue plus claire de Dieu à travers les choses créées, un prolongement de nos connaissances actuelles qui puisse satisfaire les aspirations de notre âme.

En bonne logique on ne peut aller plus loin. Qu'il y ait une béatitude supérieure et transcendante, en rapport avec des facultés élevés à un état surnaturel, la raison ne peut par elle-même ni contester la possibilité du fait, ni en démontrer la nécessité.

(1) *Gorgias*, LXXXI ; *Enéide*, liv. 6.

(2) *Somme théologique*. 1, p. q. 12, a. 1.

Quand donc, au nom de la philosophie, des rationalistes comme M. Jules Simon, prétendent savoir que la fin de l'homme est, "de voir Dieu éternellement et tel qu'il est, et de l'aimer de tout son cœur pendant toute l'éternité (1)," ils étendent arbitrairement le domaine de la raison et les exigences de la nature humaine, et confondent à tort l'ordre naturel et son légitime développement avec l'ordre surnaturel.

La philosophie ne conduit son disciple que jusqu'aux frontières de l'ordre naturel, et le confie à un guide plus sûr, qui, loin de lui imposer l'abdication des droits de sa raison, lui en réclame le plus fécond exercice pour marcher à sa suite, dans une voie de plus en plus lumineuse, à la conquête d'un monde nouveau.

Le paganisme avait appelé de ses vœux et pressenti une intervention divine dans la solution du problème de nos destinées. Socrate est dans la vague attente de Celui que l'Écriture appelle *expectatio gentium*, et les paroles de Platon sont trop connues pour que nous insistions : "Il faut prendre l'enseignement humain le meilleur, y monter comme sur un esquif, et traverser ainsi, non sans dangers, le fleuve de la vie, à moins qu'on ne puisse exécuter la même traversée plus sûrement sur un navire plus solide, c'est-à-dire sur quelque enseignement divin (2)."

Le Maître après lequel soupirait le "divin Platon" est venu, et le monde de l'au delà sur lequel la raison ne jetait que de trop faibles lueurs, s'est éclairé tout à coup à la lumière de la croix.

Ce Maître, c'est Jésus-Christ, fils de Dieu ; "jamais homme ne parla comme lui."

* * *

Il y a du vrai dans cette boutade de Luther : "L'esprit humain est comme un homme ivre à cheval : relevez-le d'un côté, il tombe de l'autre."

La vérité se trouve généralement entre deux excès opposés, et, dans la question qui nous occupe, entre les rêveries de l'idéalisme et les débordements du sensualisme.

Mahomet propose à ses sectateurs un paradis sensuel, bien capitonné et pourvu de tout le confort possible.

Platon est monté plus haut ; pour lui le bonheur du ciel est le

(1) *Religion naturelle*, p. 310.

(2) *Phédon*, XXXV.

fruit de l'activité de l'esprit et de la jouissance du bien absolu ; mais ce vrai et ce bien absolu, étant un idéal distinct de Dieu, est quelque chose d'intelligible.

Pour M. Renan que L. Veuillot appelle si justement "le ron-geur de l'Évangile," la béatitude consiste dans le "culte de l'idéal," puisque son dieu est "la catégorie de l'idéal (1)."

M. Vacherot estime que "le ciel véritable est dans l'esprit, la pensée, la conscience humaine, miroir sublime où la vie universelle se transfigure en se réfléchissant (2)."

La définition catholique de la béatitude céleste a été donnée par le Concile de Florence : *Intueri clare ipsum Deum trinum et unum sicuti est.*

Quoi de plus simple et de plus sublime ? Nos facultés sont invinciblement attirées vers un terme mystérieux et parfait. Cet idéal qu'elles poursuivent recule jusqu'à l'infini qui seul peut les satisfaire. Et comme l'infini c'est Dieu seul, la béatitude consiste à le posséder "tel qu'il est."

Ici-bas nous n'assistons qu'à des apparitions lointaines de Dieu, *divinitatis fulgurationes*, comme dit Leibnitz ; il est caché derrière un nuage du sein duquel il nous parle dans le langage énigmatique de la foi, *in ænigmate*, et se manifeste par les créatures qui le reflètent, *per speculum*. Là haut, au contraire, nous le verrons sans distance et sans voile, "face à face ;" nous pénétrons le fond caché de son être, les mystères de sa vie intime et la féconde harmonie de son indissoluble unité dans l'adorable Trinité des personnes.

Ici-bas la vérité ne nous arrive que morcelée par nos étroites conceptions, et le génie le plus vaste suffit à peine à explorer un coin de l'univers et à en bégayer péniblement les mystères. Là haut nous contemplerons la vérité qui est la source de toute vérité, qui contient la raison éternelle des choses ; notre regard embrassera dans une puissante synthèse l'ensemble des êtres, depuis l'atome qui est à nos pieds jusqu'aux mondes qui sillonnent l'espace sidéral, la matière avec ses forces et ses lois, l'esprit et ses grandes manifestations, les desseins de la Providence sur les hommes et sur les peuples, le fini et l'infini dans leurs indéfinissables rapports.

(1) *Études d'histoire religieuse*, préface p. 17 et 419.

(2) *La Métaphysique et la Science*, T. II.

Ici-bas enfin le cœur humain n'a que des jouissances incomplètes, rares, fugitives ; souvent "aimer c'est souffrir." Là haut tous les biens rassemblés et personnifiés dans l'Absolu se communiqueront à l'âme et descendront sur elle "comme un torrent ;" l'abîme du cœur humain sera comblé jusqu'au bord, jusqu'au rassasiement complet, (Ps. XVI, 15), jusqu'à l'ivresse ! (Ps. XXXV, 9).

Si les créatures ont déjà pour nous tant de séductions, que sera-ce du Créateur ? Si les échos sont si harmonieux, que sera la voix ? Si le reflet est si beau, que sera le foyer ? Si nous tombons à genoux devant cette apparition fugitive de l'infini qu'on appelle le Sublime, quel sera notre ravissement devant sa radieuse manifestation aux premiers rayons du jour éternel ?

"J'ai vu Dieu en passant, disait Linné, et je suis demeuré muet d'admiration et d'étonnement." Et un jour que S. Augustin toucha en quelque sorte l'infini, comme il le dit lui-même, par une étreinte suprême de son génie et un bond soudain du cœur, il en reçut cette "blessure de la vérité et de l'amour" dont il ne se guérit jamais !

Que sera donc l'éternelle extase de l'esprit et du cœur dans cette "cité," où Dieu est la lumière contemplée sans ombre, et l'amour embrassant dans un éternel transport les êtres prédestinés auxquels il se donne et dont il essuie toutes les larmes ? (Apoc. XXI, 4).

Que l'humaine loquacité, dit le même S. Augustin, pose un doigt sur sa bouche et avoue "que l'œil de l'homme n'a point vu, ni son oreille entendu, ni son cœur senti monter en lui une félicité comparable à celle que Dieu réserve à ceux qui l'aiment." (1e aux Cor. II, 9).

* * *

Mais une difficulté se présente.

La lumière que Dieu habite, dit S. Paul, est inaccessible. Entre l'infini et nos facultés, si grand qu'on suppose leur développement naturel, il y a une incommensurable disproportion. Comment sera-t-elle comblée ?

S. Thomas donne une réponse lumineuse : Aucun être, dit-il, n'est élevé à une condition qui dépasse sa nature, à moins qu'il n'y soit préparé par une disposition spéciale en rapport avec cette condition (1).

(1) *Somme théologique*, 1. p. q. 12, a. 5.

L'infini dépassant l'intelligence humaine, il faut que pour l'atteindre, elle soit élevée à un état *surhumain*.

C'est l'effet d'une qualité supérieure qui est une participation de la lumière même de Dieu et que les théologiens appellent la "lumière de gloire."

C'est comme le sens du divin ; on peut la comparer à l'instrument qui élargit le champ d'action et augmente la portée de l'œil, ou à une greffe divine entée, dit S. Paul, sur le sauvageon de la nature humaine, afin de lui faire produire des actes supérieurs à sa condition naturelle.

En voyant Dieu, dit S. Jean, nous deviendrons semblables à lui : nous serons *déiformes* (1).

Il y a là un mystère, mais non une absurdité. " Si Dieu, dit excellemment le P. Monsabré, a créé une loi d'optique naturelle qui proportionne ce tout petit point de notre œil qu'on appelle la rétine, à de vastes étendues, je ne vois pas ce qui peut l'empêcher de créer une loi d'optique surnaturelle qui proportionne notre intelligence à l'infini. (2)."

Il faut ajouter cependant que cette vision immédiate de Dieu n'est pas compréhensive, c'est-à-dire n'épuise pas l'infini. Comprendre en effet, c'est égaler ; seul l'infini peut pénétrer à fond l'infini. De même que la langue humaine est impuissante à définir Dieu, parce qu'il fait éclater le cadre de nos définitions, l'esprit humain est incapable de l'embrasser tout entier, parce qu'il est plus grand que nos pensées.

* * *

Il est clair que la prise de possession de l'infini par l'âme humaine ne ressemble en rien à l'immobilité ou à je ne sais quel sommeil voisin de l'anéantissement.

Cette conception fantaisiste de la vie future suppose que la jouissance est le fruit de l'inertie et que toute activité entraîne nécessairement la fatigue et la douleur.

Rien n'est plus faux ; en cette vie même le plaisir est la conséquence d'une activité bien réglée et nombre de philosophes enseignent avec Pascal que le vrai bonheur se trouve dans l'exercice de la pensée où l'âme goûte " d'ineffables consolations."

(1) 1er Ep. de S. Jean, ch. III, v. 2.

(2) Exposition du dogme catholique. *Centième conférence*

Déjà Aristote avait compris que jouir pour Dieu, c'est agir, et que penser est pour nous la suprême jouissance (1).

L'activité est en effet essentielle à la vie, et la béatitude, loin d'être un arrêt de la vie, en est l'apogée et l'épanouissement final.

Eh quoi ! si pour jouir du vrai et du bien imparfaits, il faut une série d'opérations vitales, ne faudra-t-il pas, pour contempler le vrai à sa source et dans sa plénitude, déployer une merveilleuse activité ?

Le vrai Dieu n'est certes pas une formule vide et creuse, une conception abstraite, un de ces êtres de raison " qui n'ont ni être ni raison " ; c'est un Etre actif, personnel, vivant, ou plutôt c'est l'Acte pur et la Vie elle-même se communiquant sans douleur et sans effort à l'intelligence ravie.

Les anciens pouvaient se représenter un bonheur à la fois éternel et parfait, et ils concevaient la vie future comme une réédition de la vie présente, de ses accidents ordinaires et de ses passe-temps.

Ainsi Platon estime que chaque âme, habituée à vivre au sein du changement, finira par se fatiguer de la contemplation de la vérité et recommencera tôt ou tard en ce monde une nouvelle existence.

Jean Reynaud craint aussi que les élus ne s'ennuient de ce bonheur uniforme et immuable qui exclut la variété et le progrès.

Craintes chimériques !

Comme si les conditions de la vie présente et de la vie future étaient identiques !

Sans doute le progrès est la loi de tout être qui n'a pas encore atteint le but de son existence.

Mais les habitants du ciel sont arrivés au terme, c'est-à-dire à leur perfection finale ; ils ne peuvent donc plus être soumis à la même loi que nous, à moins que l'homme ne soit condamné à courir toujours après un but qui n'existe pas et que sa fin soit de ne pas avoir de fin !

Sera-ce la variété qui fera défaut ? Non, car Dieu en qui la Trinité des personnes n'altère pas l'unité de nature, est en même temps le principe de l'unité des êtres et de la variété qui resplendit dans la création.

C'est cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle qui d'après la Tradition catholique interprétée par S. Irénée " ne cesse jamais d'instruire les bienheureux avides d'apprendre toujours et de puiser sans fin dans un trésor qui n'a pas de mesure."

(1) *Métaphysique*, Liv. XII, ch. VII.

De sorte qu'ils vont, dit S. Paul, de révélation en révélation, *a claritate in claritatem*. (II Cor. III, 18).

De là cette joie que personne ne peut leur ravir, (S. Jean. XVI, 22), et qui s'exprime par ce cri spontané du cœur : *toujours, toujours !* car " L'ÉTERNITÉ dit Bossuet, EST DANS LA NATURE DE L'AMOUR."

Comment d'ailleurs, au regard de la simple raison, les bienheureux jouiraient-ils de leur félicité, s'ils sentaient, toujours suspendue sur leur tête, la menace d'une catastrophe finale où elle sombrerait sans retour ?

* * *

On a soulevé en ces derniers temps une question qui intéresse au plus haut point le cœur humain et le bonheur des élus : se reconnaîtront-ils au Ciel ?

Oui, répondent ensemble la raison et la foi.

Au ciel comme sur la terre, l'homme est essentiellement un être sociable ; puisqu'il garde dans la vie future son identité parfaite et la conscience de cette identité, il y conserve aussi ses affections légitimes de parenté et d'amitié.

Le " fleuve d'oubli " auquel les anciens faisaient boire les morts à l'entrée du " royaume des ombres " n'est qu'un rêve païen.

Le Ciel est au témoignage de la Sainte Ecriture un royaume et une cité, et donc une société ; or qu'est-ce qu'une société dont tous les membres s'ignorent (1) ?

D'ailleurs, dit S. Augustin, les élus seraient-ils moins aimants, parce qu'ils sont devenus meilleurs ?

Non, la grâce couronne la nature sans la mutiler, ni la détruire : nous pouvons conserver, vivante dans nos cœurs, l'espérance de l'éternel revoir.

Que si quelques-uns de ceux qui avaient des titres à cette affection, s'en sont rendus indignes, le bonheur des élus n'en sera pas troublé. Au ciel, dit S. Thomas, Dieu est la mesure des affections, et si en ce monde l'attrait d'une créature peut éteindre les affections les plus profondes, comment tous les regrets ne disparaîtraient-ils pas dans l'ineffable jouissance de la possession de l'Infini ?

La foi, prévenant nos désirs, ajoute que pour mettre le comble à cette joie, le corps, revêtu de qualités supérieures en rapport avec

(1) Mgr Méric : *Les élus se reconnaîtront au ciel*.

sa condition nouvelle sera associé à la félicité de l'âme, après l'avoir été à son épreuve.

Ce dogme de la résurrection des corps n'est pas plus que les autres opposé à la raison : au sein du tourbillon vital qui emporte sans cesse les atomes de notre corps, c'est l'âme qui en fait l'unité et lui donne sa forme humaine : pourquoi ne pourrait-elle pas plus tard exercer de nouveau vis-à-vis d'une portion de cette même matière son influence formatrice (1) ?

Ainsi les élus se retrouveront tout entiers et dans une identité parfaite au seuil de l'éternité ; leur âme exercera toujours ses sublimes fonctions et leur corps resplendira d'une incorruptible beauté.

La foi et la raison semblent s'accorder aussi à dire qu'ils ne passeront pas l'éternité dans l'immobilité.

La terre, atome impereceptible perdu dans l'immensité, a été pour eux le lieu de l'épreuve, mais l'espace sidéral tout entier, peuplé à des distances incommensurables par une infinité de mondes semblables à notre soleil, sera le théâtre de leur éternel triomphe. (Sap. III, 7.)

Ainsi se déroulera la grandiose économie du plan divin dans lequel la création entière aboutit à l'homme.

Destinée incomparable à la description de laquelle Bossuet épuise son magnifique langage : " Une gloire plus solide que celle que les hommes admirent, une grandeur plus assurée que celle qui dépend de la fortune, une immortalité mieux établie que celle que nous promet l'histoire, et enfin une espérance mieux appuyée que celle dont le monde nous flatte, qui est celle de la félicité éternelle (2). "

CONCLUSION

Un auteur contemporain a écrit : " La civilisation, la société et les mœurs sont comme un chapelet dont le nœud est la croyance à l'immortalité de l'âme : ôtez le nœud, tout s'en va (3) ! "

Et le nœud ayant été ôté, tout s'en est allé ; que peut-on fonder de durable sur des " *qui sait ?* " et des " *peut-être ?* "

(1) *Contra Gentes*, liv. IV, ch. LXXXI.

(2) *Sermon sur l'Honneur du monde*.

(3) Louis Figuière : *le lendemain de la mort* ; préf. p. X.

Aussi les trois questions qui se posaient à l'esprit de Kant sont-elles plus que jamais à l'ordre du jour : " Qui suis-je ? Que dois-je faire ? Que puis-je espérer ? "

Et au sein de l'anarchie philosophique, par delà les débris de systèmes qui obscurcissent l'horizon du XXe siècle, l'idéal chrétien brille comme un lever de jour après les ténèbres de la nuit.

Les âmes droites se tournent vers " l'idée religieuse," vers cette lumière pleine d'amour que chantait le poète de la vie future.

Luce intellectual piena d'amore (2).

On revient aux deux vérités fondamentales que Robespierre lui-même faisait voter par acclamation le 7 mai 1794 : " Le peuple français reconnaît l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme."

Déjà même des esprits éminents ne se contentent plus de regarder du dehors la religion catholique ; ils en entr'ouvrent timidement la porte, non encore pour y entrer, mais pour admirer la puissante architecture de nos dogmes.

Unanimes à voir dans les idées chrétiennes la source la plus pure du beau, il est permis d'espérer qu'ils en viendront à les reconnaître encore comme le principe du bien et le fondement nécessaire de la morale privée et publique.

Puisse ce mouvement de retour devenir chaque jour plus large et plus fécond, et ramener les égarés à la saine philosophie et à la religion !

Elles leur apprendront de concert à marcher dans la vie à la lumière de l'idéal chrétien et à entrer le crucifix à la main dans l'éternité !

(2) Dante : *Paradiso*, XXX, 13.

Cartier et son temps



PEINTURE DE L'ETAT SOCIAL DE NOTRE PROVINCE, DANS LA PREMIERE MOITIE DU DIX-NEUVIEME SIECLE — CONTRASTE ENTRE LA VIE PRIVEE ET LA VIE POLITIQUE.

La jeunesse de Cartier s'est écoulée dans la première partie du dix-neuvième siècle — période heureuse s'il en fut jamais: "le bon vieux temps" que nos pères ne se lassaient point de vanter. Ce fut dans nos campagnes l'ère d'une belle abondance, qui rendait l'existence facile, grâce aux goûts modestes de nos ancêtres, à l'agrément de leurs manières où se reflétait cette vieille politesse française, faite de grâce et nuancée d'une éternelle bonne humeur.

Nulle part plus que sur les rives du Richelieu, la joie de vivre ne s'épanouissait avec autant d'ampleur; c'est dans ce milieu que Cartier vit se développer les dispositions innées, héréditaires de vive gaieté, d'esprit alerte et primesautier, qui, au cours d'une carrière semée d'obstacles, coupée de luttes souvent âpres, ont résisté à tant d'influences propres à les effacer.

Si la voix des Canadiens n'avait alors aucun écho effectif dans les conseils de la nation, si les libertés politiques n'avaient pas encore pris leur essor, au moins le cours ordinaire de la vie leur offrait-il le bonheur aussi parfait qu'il est possible de le rêver en ce monde.

Quel autre paysan pouvait rivaliser d'aisance et de contentement avec l'habitant canadien? Durant les premières années du régime anglais, il s'était établi sur notre sol, naguère théâtre de luttes terribles, un état social sur lequel planait, dans une paix profonde, une félicité sans mélange, rappelant les beaux jours de l'Arcadie. violemment arrachés à la France, pour passer sous l'autorité d'une

race étrangère, les habitants des campagnes, évitant tout contact avec leurs nouveaux maîtres, se replièrent sur eux-mêmes. De cet isolement surgit dans les paroisses comme une série de petits états autonomes, se suffisant à eux-mêmes, ne tenant au pouvoir que par les liens les plus faibles.

Tout se façonnait à souhait autour d'eux pour favoriser cette indépendance. N'ayant jamais connu sous le régime français que l'obéissance absolue au pouvoir, les Canadiens pouvaient-ils sentir la privation de droits politiques étrangers à leurs habitudes? Leur nouvelle situation parut fort supportable au plus grand nombre. Cantonnés dans une forteresse où leur inertie les mettait à couvert des entreprises du pouvoir, les Canadiens n'eurent bientôt — questions de sentiments mises à part — rien à regretter de l'ancien régime avec ses allures tracassières, ses corvées, ses contributions de toute nature, sa mainmise sur toute l'activité des colons. Disons-le à l'honneur du gouvernement nouveau, il n'intervenait pas sous mille formes, dans toutes les manifestations de la vie des habitants, pour la gêner et la troubler. Lorsque ceux-ci avaient payé la dîme et les rentes seigneuriales, tout le produit du travail des champs leur appartenait. Le fisc percevait, à la vérité, des droits d'importation sur les marchandises étrangères, mais ils étaient minimes: le paysan n'était qu'un piètre consommateur de produits d'outre-mer; son industrie et un instinct d'économie domestique lui fournissaient les moyens de se suffire à lui-même. A l'aide du métier à tisser, installé dans chaque logis, la ménagère canadienne tissait, du lin et de la laine, l'étoffe du pays, le droguet et la toile nécessaires aux vêtements de toute la famille. C'est des mains de l'habitant que sortaient les charrettes, les traîneaux résistants employés à l'exploitation de la terre. Il ne dépendait de l'industrie du village voisin que pour peu de choses: du forgeron et du sellier; et encore, c'était lui qui réparait les harnais de la ferme, comme il savait confectionner sa chaussure, le grossier mais confortable *soulier de bœuf*. Pistoles ou piastres françaises, shillings anglais qui entraient une fois dans la bourse (souvent

un solide bas de laine) de l'habitant, n'en sortaient donc que rarement; c'était pour ainsi dire tout épargne que l'argent gagné.

Redoutant les procès, il cherchait autant que possible à régler ses différends par l'entremise du notaire de la paroisse, du curé et du médecin qui formaient les trois colonnes sur lesquelles reposait l'édifice social.

Comment un homme aussi bien défendu contre les misères de la vie n'aurait-il pas coulé des jours heureux dans une indépendance qu'on ne saurait souhaiter plus complète? Il avait la jouissance des libertés qui lui semblaient seules essentielles: la liberté de pratiquer sa religion, de parler sa langue et de suivre en matière de lois et d'usages les coutumes ancestrales. Que nous sommes loin de ce paysan du dix-septième siècle que La Bruyère nous représente courbé sur la glèbe, arrachant péniblement à son champ une maigre pitance et ressemblant plus à la brute qu'à un être humain, et de celui du temps de Louis XV, soumis aux exactions des fermiers généraux! Sans doute, le labeur de l'habitant canadien était pénible; la courte durée de la belle saison lui imposait un effort continu et prolongé plusieurs mois durant, mais son courage ne regardait pas de peiner l'été, du petit jour jusqu'à la tombée de la nuit, "d'une étoile à l'autre," comme nous disait un jour un brave homme des champs, c'est-à-dire depuis la dernière étoile qui pâlit à l'aube jusqu'à celle qui brille après les dernières lueurs crépusculaires. Mais lorsque sa vue s'arrêtait, au mois d'août, sur les abondantes moissons couchées sur un sol fertile, n'était-il pas porté à oublier les sueurs dont il l'avait arrosé?

Advenant le mois de novembre, le travail diminuait à la campagne et ce n'était que petites journées que l'habitant, le fléau en main, faisait rendre le blé et l'avoine aux gerbes dorées dont regorgeait sa grange. Entre-temps, ses affaires l'appelaient à la ville d'où il revenait avec quelques menus cadeaux pour sa femme et ses enfants, compagnons de ses labeurs, et cette velte de rhum de la Jamaïque, destiné à arroser les nombreuses fêtes dont la série commençait avec les premiers froids de l'hiver.

Notre morte-saison qui, aux yeux de l'étranger, se présente comme l'image de la vie humaine, subissant, par influence ambiante, l'engourdissement de la nature, offrait, au contraire, aux Canadiens, une série de divertissements et de fêtes, agréables distractions au milieu d'un repos qui, sans cela, aurait semblé trop long. C'est alors que se réveillait, sous les influences ataviques, toute la gaieté du tempérament français. Il nous semble que les premiers colons du Canada, privés de relations avec la France durant huit mois de l'année, enfermés dans les neiges, avaient senti la nécessité, pour se dérober à l'ennui, de trouver des moyens de le combattre. De là cette hospitalité, cette aménité, cette grâce de manières si remarquables des anciens Canadiens; de là ce plaisir de fraterniser avec les amis et de multiplier les occasions de se retrouver ensemble durant quelques heures. L'hiver voyait donc une succession de réunions de parents et d'amis pleines de charme, de cordialité où la vie coulait joyeusement à pleins bords.

Les plaisirs de la table attiraient entre tous. Quels festins pantagruéliques que ceux de ce temps béni! Si la cuisine ignorait l'art des mets recherchés, elle se rachetait par l'abondance, et ce qui survit aujourd'hui de l'art culinaire de jadis, nous fait croire qu'il n'y avait rien au monde d'aussi appétissants, d'aussi savoureux, que la dinde dorée, le porc frais rôti à point, le soc à l'ail, le ragoût de pattes et les pâtés aux poulets qui faisaient le régal de nos pères.

Et comme l'hospitalité du temps passé tenait à se déployer large et somptueuse, la ménagère qui s'entendait à bien faire les honneurs de la maison, couvrait la table littéralement de toutes sortes de mets, et la nappe disparaissait sous une foule de petits plats glissés entre les grands et les assiettes. M. de Gaspé nous confie que les anciens Canadiens tenaient à ce que la table fut aussi bien servie à la fin du repas qu'à la minute où les convives s'en approchaient!

Il me fut donné d'assister, dans mon enfance, à une noce, à une de ces franches lippées, où les convives s'empiffraient à qui mieux

mieux, et buvaient à tire-larigot. Il me semble encore voir les faces épanouies de ces braves gens au milieu de cette abondante mangeaille et de ces grandes beuveries qui les mettaient en veine d'applaudir les chansons gauloises du beau chanteur de l'endroit ! Il était à peindre, lorsque se levant de sa chaise et se retournant vers le maître de la maison, il lançait ce refrain, au milieu de l'hilarité générale :

Bonhomme, bonhomme,
Tu n'est pas maître dans ta maison,
Quand nous y sommes :

Que ces paroles étaient bien en situation, car chacun semblait à l'aise comme chez soi, tant la gaieté la plus exhubérante bannisait toute contrainte !

La vie si douce du bon vieux temps se présentait sous des aspects plus enchanteurs sur les rives du Richelieu que partout ailleurs dans le Bas-Canada. Cette vallée, avec ses belles campagnes aux terres grasses, n'était-elle pas le jardin et le grenier du pays ? Cartier disait un jour que son père exportait de la paroisse de Saint-Antoine cinq cent mille minots de blé par année. De Saint-Jean à Sorel, une douzaine de paroisses s'échelonnent de deux lieues en deux lieues ; ces petites distances rendent les relations faciles d'un établissement à l'autre ; et, l'hiver, la glace du Richelieu offre, sur sa surface polie, une route facile, agréable, d'une extrémité à l'autre de la région. Au temps passé, chaque village, grâce à la présence des seigneurs, de riches marchands et des hommes de profession, donnaient asile à une petite société de gens aimables, aux manières pleines de charmes. Aussi, des relations agréables s'étaient établies du haut de la rivière jusqu'à son embouchure ; on voisinait sans cesse d'une paroisse à l'autre, et ce n'était au cours de l'hiver que joyeuses promenades de Chambly à Sorel.

D'une étape à l'autre, on trouvait bon gîte et bonne table ; chez DeBartzch, à Saint-Antoine, ou, de l'autre côté de la rivière, chez Drolet, à Saint-Marc ; les Duvert et les Guérout, à Saint-Charles,

se montraient aussi accueillants que ceux-ci, et la plus cordiale bienvenue attendait les voyageurs chez les Salaberry, les Allard, les Kimber, et les Rouville, à Chambly, et Félix Marchand, à Saint-Jean. A Saint-Ours, le manoir du seigneur du lieu rouvrait largement ses portes aux amis de la région. Il va sans dire que ces promenades se faisaient en sens inverses et que les amis du haut de la rivière ne tardaient guère à prendre sur place des nouvelles de leurs amis d'en bas!¹

Il fallait voir ces solides gaillards, la taille bien prise dans un capot de bonne étoffe du pays, la ceinture fléchée autour des reins, conduire un équipage haut la main, le long du Richelieu! Ils n'avaient pas peur de s'ennuyer ni de manquer de viatique le long de la route, certains qu'ils étaient de trouver partout bon accueil. Ces lurons à l'air dégagé, types de vigueur physique, faisaient l'effet de maîtres hommes et ces gars canadiens n'avaient rien à envier aux gars normands. Moins pressés que nous de vivre, ne subissant pas, comme nous, l'influence des inventions nouvelles qui nous poussent, haletants comme des locomotives, sur les chemins de la vie, ils demandaient à l'existence tout ce qu'elle peut donner de jouissances, sans se préoccuper, dans leur ambition restreinte, de courir après la fortune. Voilà la faible image de la vie d'autrefois à la campagne, celle qui forma, dans le caractère de Cartier si gai et si porté à l'optimisme, des plis que les soucis de la politique ne purent jamais effacer.

C'était un vrai pays de cocagne que les anciennes paroisses de la province de Québec. Partout l'hospitalité s'offrait franche et plantureuse. Un étranger entraînait-il dans une maison canadienne à l'heure des repas, qu'il était aussitôt convié à s'asseoir à table et devenait le point de mire des attentions des maîtres de la maison.

(1) Hélas, toute médaille a son revers. Et le revers de cette vie à grandes guides, c'est qu'elle dégénérait en excès. Elle entraînait une dépense excessive, et le bon cœur de plusieurs de ces joyeux compères fit à leur bourse des trous par lesquels passa le plus clair de leur fortune. Le père de Cartier dépensa une partie de son avoir dans cette hospitalité par trop abondante, et combien d'autres.

Que dire de l'accueil fait aux amis et aux parents ! Il semblait qu'on ne put jamais trop faire pour les amuser et les gorger ! On avait à cœur de les rendre heureux à chaque heure de leur séjour. Impossible de passer, en ces jours bénis, chez un Canadien sans manger ou du moins sans "prendre quelque chose." L'hospitalité se faisait parfois encombrante, tellement on tenait à combler ses hôtes d'attentions !

Et quel spectacle doux au souvenir que celui d'une bonne famille canadienne du temps jadis ! Pénétrée d'idées religieuses, elle vivait dans cette paix sur l'au-delà que donne la foi à l'âme que le doute n'a pas encore effleurée. Rien ne troublait les harmonieuses relations des frères et des sœurs qui, tendrement unis, formaient autour des parents un cercle d'ardentes affections. Au milieu de ces intérieurs bénis rayonne, souriante, la figure de la mère. Quelle maîtresse femme elle fait avec sa tendresse prodiguée à tous et cependant comme donnée tout entière à chacun, tellement elle se montre partout sans cesse agissante ! Elle est bien la vie et l'âme du foyer, toujours occupée des soins de la maison. Prise par le travail qu'impose une nombreuse famille, elles se multiplie des premières heures du matin jusqu'au soir où, mettant les petits au lit en les "bordant" affectueusement, cette mère si aimante leur donne une dernière caresse. Jamais elle n'oublie la recommandation, qui sonne encore clair dans la mémoire des hommes qui l'ont entendue, malgré l'ombre de leur souvenir qui s'allonge : "Donne ton cœur au bon Dieu !"

Si les Canadiens attachés à la terre vivaient dans une enviable indépendance du pouvoir, il en allait tout autrement de ceux des villes. Dès les premiers jours du régime nouveau, la différence de langue, de religion, les mit en conflit avec certains immigrants peu recommandables, venus d'outre-mer dans le dessein de s'établir au Canada, pour eux, pays conquis, livré à leurs convoitises de vampires. La mauvaise éducation des nouveaux venus, gens de sac et de corde, les mépris affichés envers les Canadiens, rendirent la position de nos ancêtres très pénible. Dès lors, commença cette

Lutte pour la domination, d'un côté, et la revendication de nos droits, de l'autre, qui ne devait se terminer que quatre-vingts ans plus tard. Timide d'abord, la résistance à l'oppression se fortifie, s'accroît d'un jour à l'autre, à mesure que les nôtres, prenant conscience de leurs forces, empruntaient — *fas est ab hoste doceri* — à leurs ennemis des armes avec lesquelles ils devaient, après bien des vicissitudes, marcher à la victoire. Plus tard, tous les hommes intelligents à la campagne tendirent la main à ceux de la ville, et lorsque les revendications se furent incarnées en Papineau, ce tribun devint l'âme et l'esprit dirigeant d'un parti sérieux, formé de l'élite intellectuelle du pays. On a dit que les seigneurs inféodés au gouvernement n'avaient pas prêté main-forte aux représentants de la cause nationale. C'est faire injure à la mémoire d'une classe de personnes qui prirent une part active à la lutte. Ce qui donna une certaine couleur de vraisemblance à cette fausseté, c'est leur attitude à l'inauguration du régime anglais, attitude suggérée par l'éducation, la mentalité de ce temps. La conception de l'idée de patrie que se faisaient les Français avant la Révolution, ne ressemblait pas à la nôtre. La notion de dévouement au roi prenait la forme de celle de patrie, si elle ne se confondait pas avec elle; on disait plus souvent: Vive le Roi, que Vive la France! L'allégeance des seigneurs, imbus des idées courantes en France, n'eut pas de peine à passer de Louis XV à Georges III, et le sentiment royaliste chez eux se fortifia dans le sens anglais, lorsque la Révolution française vint heurter autant leurs convictions religieuses que leurs affections politiques. Avec le temps, l'outrecuidance de l'oligarchie, autant que l'ambition naturelle mais tardive de participer au gouvernement du pays, leur fit sentir l'énormité de l'injustice qui pesait sur les Canadiens. Dès lors les seigneurs, tout en maintenant intacte leur foi au roi, firent cause commune avec Papineau, Bédard, Bourdages, adversaires les plus déterminés des détenteurs du pouvoir. Lorsqu'en 1822, Papineau fut délégué à Londres pour protester contre l'union projetée des deux Canadas, personne n'appuya plus fortement sa mission que MM. Debartzch, de Saint-Ours et quelques

autres seigneurs des plus influents du pays. S'il y eut scission plus tard entre eux et Papineau, c'est lorsque celui-ci prit une attitude qui leur parut dangereuse.

Ce fut l'élite de la population, — les hommes d'instruction et d'étude, — qui prit en main la cause des revendications populaires, la masse du peuple, heureux dans la vie courante, ne pouvant pas sentir l'importance, ni pressentir les dangers actuels et futurs du régime colonial absolu. Toute l'agitation constitutionnelle fut donc, comme nous avons essayé de le démontrer ailleurs, un mouvement aristocratique dont prirent l'initiative les esprits les plus cultivés du Bas-Canada, irrités de se sentir insultés par une minorité insolente, autant qu'indignés de se voir exclus de toute participation utile au gouvernement de leur pays. Cartier, par son instruction, ses études et l'ardeur du tempérament, devait inévitablement prendre part à l'effort collectif de ces courageux défenseurs de leur race qui, au prix de bien des misères, de grands sacrifices, amenèrent enfin l'avènement de la liberté